

*Paul Tentoret*

MON ENFANCE CHEZ TANTE ANNETTE

1977



*Editions Le Pèlerin*

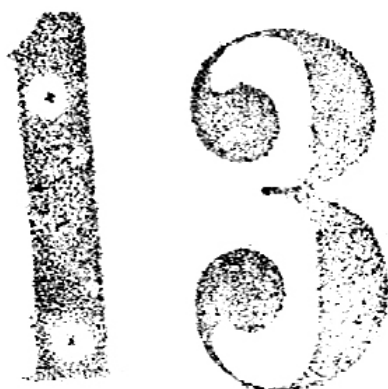
*Paul Tentoret*

MON ENFANCE CHEZ TANTE ANNETTE

1977

*Editions Le Pèlerin*

*Cette brochure est éditée à l'occasion du 100<sup>ème</sup> anniversaire de la maison des Saïsets construite en 1877 par Jules-Moïse Rochat - dit Saïset - avec l'aide de ses fils et de divers professionnels. Elle a été tirée à cinquante exemplaires dont 25 sont numérotés de 1 à 25, et destinés aux amis de la maison. Les 25 autres exemplaires sont mis à disposition du public.*



*La photographie de couverture représente la maison des Saïsets. La date de prise de vue n'a pu être déterminée avec certitude. Nous la situons vers les années 1915-1920.*

## INTRODUCTION

La maison des Saïsets va fêter son centième anniversaire. La date de construction de cette bâtisse n'est pas gravée extérieurement sur la pierre de quelque fronton. Seule une inscription sur la porte de grange, à l'intérieur, à l'encre et au chablon, 1877, témoigne de l'année de son achèvement. Mais en errant dans la grange, et en s'attardant sur les notations crayonnées aux faces accessibles des poutres par les propriétaires, ou par tous les faucheurs, ouvriers, domestiques qui ont passé dans la grande maison, selon qu'il y avait beaucoup de neige, ou que la pluie interrompait les foins depuis une à deux semaines, ou encore que c'était le début des moissons, car en ces temps-là on semait dans les champs de notre village, on peut lire: "entré le premier char de fourrage le 21 juillet 1877, à 4 heures du soir". Il ne saurait donc y avoir d'erreur quant à la date de l'achèvement des travaux, il y a juste cent ans.

Pour revivre avec justesse quelques-unes des heures passées de cette maison, j'ai sollicité Paul Tentoret qui y connu son enfance et sa jeunesse, et qui a eu l'amabilité de me fournir plusieurs textes dont le regroupement donne le récit que vous pourrez lire ci-après. Auparavant je me suis permis d'évoquer un peu de ces

premières journées de foin. Ce n'est pas là une histoire basée sur des actes authentiques, mais une simple évocation faite pour le plaisir de revivre des journées comme il ne nous sera plus donné d'en connaître.

Alors donc la poutraison de cette grange est neuve, et le solin vide. Mais voici, les foins commencent. Hier les faucheurs arrivaient. Aujourd'hui, il est tôt, cinq, six heures peut-être, le paysage est de brume, ils partent aux champs. Quel monde déjà par le village et dans la campagne. Il y en a partout des faucheurs, à la Sagne, aux Grayets, aux Crêts de l'Épine. Et les faux vont bon train dans l'herbe mouillée. Car ils savent la tenir, ces hommes-là, c'est leur profession, ils ont versé chacun des poses par dizaines, et leur faux en est toute mince; mais elle résonnera encore bien sur l'enchaple, ce soir, au seuil des granges ou devant les remises. Tatatatata, lancinant, régulier. On enchaple, on affine le fil usé ou on le redresse, voilé qu'il est par quelque pierre touchée en bordure de forêt. Tatatatata, c'est la musique des soirs d'été. Et demain sortira pour la première fois le char à échelles de la grange. Et celui-ci, et les autres, tous les chars à échelles de ce village rouleront sur les chemins de terre pour arriver aux champs où ils seront chargés avec les fourches de bois. Le foin s'entasse; il est au fond,

entre les échelles, puis il monte. Le char s'élargit, grandit, on met la presse, passe la corde, on la tend avec les palettes passées dans les trous du tour; on peigne le char, il est prêt. Il va cahin cahant, les roues plongent dans la terre aux endroits tendres, il est au chemin, il écrase la terre blanche. Le cheval est plein de mouches, il arrive au bas du pont de grange, il prend son élan, il monte en appuyant chaque pas, il est à la grange, plante ses fers dans les planches du pont qui seront marquées, usées et où les noeufs ressortiront plus tard. Et maintenant il faut décharger. On transpire fort sur la tête qui va sentir dans toute la maison. Le cheval mange le foin qu'on lui a mis devant les pieds pour qu'il se tienne tranquille. Il est bien dans l'ombre, un moment, débarrassé des mouches et des tavadans qui le faisaient frissonner. Les hommes triouvgnent, c'est que cette année le foin est grand. Les chemises sont trempes. Enfin on a fini, on remonte sur le pont, car ce n'est que le premier char, et il faudra plusieurs jours avant de lever le foin. On boit un coup avant de repartir, un petit cidre. On retourne ensuite aux champs, et tout recommence. Les femmes sont derrière à ratteler avec de petits râteaux, le soleil progresse dans le ciel, c'est quatre heure, l'heure du souper. On se met à l'ombre du char, le cheval à à nouveau sa ration devant lui, on amène le panier, sous le

linge il y a le café, le cidre, le pain, le fromage. On a bon appétit lorsqu'on travaille au grand air, on est bien, on regarde la campagne, l'état des foins, le village, là-bas, un char qui passe, ceux qui chargent ailleurs, sur les pentes, ou près du lac, tout près, ou très loin; la vallée entière fait les foins, le foin s'entasse dans des centaines de granges. Il y a des odeurs partout, jusque dans les chambres des maisons qui ont les fenêtres ouvertes, les volets entr'ouverts.

Mais voici que des nuages s'amassent, il faut y aller avant l'orage, les mouches sont méchantes, on en a des essaims autour, et des grappes de tavans sur les pantalons qui sentent le cheval, l'écurie, on va à grands pas, il fait lourd, on travaille plus vite, les nuages deviennent de plus en plus noirs, on entend rouler le tonnerre au loin, sur le fond de la Vallée qui devient gris; les zébrées se font de plus en plus près, on va vite, voici les premières gouttes, éparées, lourdes, riches, elles éclatent sur le dos du cheval, sur les avant-bras des hommes; elles se font rapidement plus serrées, on a pas le temps de finir le char, on presse ce qu'il y a, on rentre à la maison sans le peigner, il pleut avant qu'on arrive, c'est la roille, ça tombe à grands seaux, on est à l'abri, le cheval, le foin dégoulinnent; les chemises collent au corps,

elles en deviennent transparente, on regarde l'orage du pont de grange s'abattre sur le village, le tonnerre est maintenant sur le clocher de l'église, sur les toits, ça tombe, ça brille, il fait presque nuit, les grandes lueurs illuminent la campagne, le lac, les forêts, le Pont. Les chemins charrient des ruisseaux, l'eau est blanche, elle emmène du foin, ça sent le mouillé, voici quelques faucheurs, un cheval aussi, qui passent; ils étaient au Plat du Séchey quand l'orage a commencé, ils n'ont même pas pu ramener avec eux un char de foin, tout est mouillé, trempé, ça tonne, ça gronde, ça dure un quart d'heure, puis la pluie cesse, un rayon de soleil apparaît au travers des nuages qui vont vite, le ciel se dégage encore un peu, voici un coin de ciel, tout bleu, tout clair, mais la journée est quand même finie. Et recommence alors le bruit des faux que l'on enchappe. Tatatatata...

\*\*\*\*\*

Et les années passent sur la maison des Saïsets. Que de choses et d'événements par le monde alors que vieillit la charpente et qu'elle se tisse de toiles d'araignées que jamais personne ne touchera, si ce n'est peut-être quelquefois un grand diable qui s'en met plein la tête et qui jure, là-haut, alors que la têche est arrivée au poutres du toit; tant de toiles d'araignées que l'on en ferait dix fois le tour de la



terre. Et les années passent, et aujourd'hui, alors que la maison a cent ans, ce ne sont plus les mêmes gens, plus le même monde. L'écurie et la grange ont fini de servir, et dehors, à l'heure des foins, plus de chevaux, de chars à échelles, de faucheurs qui montent ou descendent le Crêt du Puits; plus de bruit de faux que l'on enchapple le soir, et de moins en moins de chemins de terre blanche où les roues cerclées font des ornières. Ce sont partout tracteurs et machines avec lesquels une seule personne fait ce qui nécessitait la présence de cinq hommes. Et dans cent ans, qu'en sera-t-il ? De quelle vie vivra notre village, et quelles seront les autres machines ? Verra-t-on au moins encore arriver chaque année l'heure des foins ? Nul ne sait la réponse, et peut-être en vaut-il mieux ainsi. Pourtant je ne peux que souhaiter à ceux qui viendront, de connaître encore et toujours, quand arrivent les mois d'été, la riche et éternelle odeur des foins que l'on rentre.

Les Charbonnières, fin juillet 1977

Rémy Rochat

Vers 1885-86, Henri Tenthoney, bourgeois de Seigneux et Dompierre, boulanger-pâtissier, vint en place aux Charbonnières, dans la boulangerie située au sud-est du bloc de l'hôtel du Cygne. Il était gymnaste, chanteur et joueur de mandoline.

Or, au sud du Cygne, habitait la famille d'Auguste Rochat dit Titouyon qui se composait entr'autre de trois filles nommées Emma, Annette et Julie-Clémence. Toutes trois étaient joyeuses et chantaient beaucoup. Cet état de chose ouvrit des contacts et donna lieu à des entretiens de bon voisinage.

Et c'est ainsi que le 9 décembre 1887, Henri et Julie furent mariés aux Charbonnières qu'ils quittèrent bientôt pour Payerne où mon père ouvrit une boulangerie privée.

En 1889 naquit mon frère Henri. Je ne sais en quel hiver, ma mère le prit dans sa poussette pour aller vers mon père à la boulangerie pour une chose pressante. Elle parla avec une cliente, et durant ce temps Henri, qui était dehors, se découvrit et prit froid aux jambes. Il ne put se guérir et décéda de tuberculose osseuse en 1909.

Je suis né moi-même le 20 juin 1892. Mais je n'ai

aucun souvenir de ma mère qui, atteinte de tuberculose pulmonaire, mourut le 15 février 1895. J'avais toutefois été recueilli déjà vers la fin de 1894 par ma marraine, Tante Annette.

En 1896, comme mon père se remaria avec Mademoiselle Chevalley qui était cuisinière au buffet de la gare à Payerne, il pria tante Annette de lui rendre son fils avec de beaux et bons remerciements. Celle-ci alors lui répondit:

- Henri, tu sais que je ne peux pas avoir d'enfants; me laisserais-tu Paulet ?

Et mon père qui connaissait très bien Tante Annette puisqu'il avait travaillé plusieurs années aux Charbonnières, fut bon à son égard et me laissa à ses soins. Ainsi j'ai habité dans la maison des Saïset, avec grand-père Jules-Moïse, Tante Annette et oncle Sami, dès 1894. Cette maison existe depuis 1877. J'en ai lu la date sur la porte ouest de la grange-dessus.

Grand-père Jules-Moïse naquit en 1827. Suivant son dire à mon égard, il aurait participé à la guerre du Sonderbund en 1847. Je n'ai pas connu sa dame. Il eut trois fils qui sont: Samuel (Sami), né en 1857, décédé en 1926; Louis-Alfred, né en 1863; Henri Rochat-Golay, né en 1865.

Grand-père Jules était un homme à face agréable et

toujours de bonne humeur. Je n'ai jamais entendu de lui un jurament. Il était d'un esprit doux et toujours prêt à l'entr'aide. Il nous lisait un chapitre de la bible chaque matin et soir. Grand-père m'adopta dès le premier jour comme son propre petit-fils. Je pouvais toujours être près de lui, il me choyait et me racontait de belles et bonnes histoires. Jamais il ne m'a désapprouvé; ses bons yeux m'aimaient chaque jour.

Tante Annette, qui fut 50 ans monitrice de l'école du dimanche, directrice du Chœur de Dames et de l'Union Chrétienne, faisait la cuisine et les travaux du ménage, ainsi que les écritures pour le commerce des vacherins. Elle me fut une seconde maman en tous points. Elle m'a toujours suivi de près, m'a éduqué, et surtout instruit. Ainsi je savais lire lorsqu'en 1898 je commençai la petite école que dirigeait Tante Cécile, la femme de l'oncle Louis-Alfred.

Oncle Sami fut greffe municipal durant 50 ans. C'est lui qui menait la faucheuse avec le Fritz et le Néro.

Mais dans l'ensemble c'est oncle Louis qui vaquait aux travaux de culture et de chédail. Il allait chercher les vacherins à Premier, à la Busine et d'autres lieux.

Mes camarades de classe étaient Louise Magnenat, Victor chez Zoyon, Edmond Barraud, Victor Ducret. J'étais moi-même le Paulet chez Saïset. Auparavant, de 1894 à

1898, je n'ai pas eu beaucoup de camarades; car la plupart des enfants étaient un peu éloignés de chez Saïset.

En 1897-1898 fut construit le Pont-Brassus. La locomotive avait pour nom Chillon et portait le no 26. C'était, pour nous les gosses surtout, du nouveau dans la Vallée, et durant 2 ans nous suivîmes avec attention toutes ses allées et venues, ainsi que tous ses transports divers de rails et matériel de tout genre. L'inauguration fut belle sous tous rapports, et les enfants en parlèrent encore longtemps.

1900 fut pour les Charbonnières une année agréable jusqu'au 10 septembre où tout le haut du village flamba en quelques heures de nuit. Quel désastre! Depuis la maison chez Jérémie, chez Chourave (Eugène Rochat), chez Lolet, chez la Julie, chez Rochat-Balissat, chez Ami Golay, chez la Délila, et chez Tri, tout flambait. Il n'y eut pas de blessés, mais une cinquantaine de personnes sans abri furent accueillies dans les familles compatissantes et bonnes. Je me souviens d'avoir vu la tante Jenny de chez la Julie venir chez nous sans habits et en chemise de nuit. Les maisons n'avaient pas de murs mitoyens, et la lutte contre le feu, conduite par les pompiers de la Vallée et de Vallorbe, fut inutile. Seule la lutte pour

la préservation des maisons chez Pitôme et Charles-Louis eut du succès. La population complète de la Vallée fut unanime pour les secours accordés.

Oncle Sami était abonné à la Revue du Dimanche. Vers 1900 j'y pris connaissance de l'expédition qu'avait faite Nansen au Pôle Nord. Les photos des bateaux, des attelages de chiens et de rennes, et surtout des hommes sur leurs skis, m'intriguaient; et les paroles d'oncle Sami quant à cela me furent agréables, mais surtout inquiétantes... des skis?

Peu après, me trouvant au galetas de la maison, je découvris une dizaine de douves de tonneaux à fromage. J'en parlai à l'oncle Sami qui me dit qu'elles n'avaient plus d'utilité. Il me vint alors l'idée des skis. L'oncle Louis me choisit les deux meilleures comme glissade possible. Je les polis avec du papier de verre. Mais les montures? Nous cherchâmes qui dans le village avait les plus longs souliers. On nous aviona aux Charbonnières, au Café Vaudois, Jonet et Tantan qui en portaient de bien longs. Je les mis au courant de mes recherches, et c'est ainsi que je reçus une paire de vieux souliers no 46!!! Avec l'oncle Louis nous coupâmes le dessus des souliers à l'avant; puis nous les fixâmes aux douves avec 3 vis chacun. Avec nos souliers de gosses nous allons facilement pouvoir chausser ceux qui servaient de montures. Oncle Louis me fit encore un bâton d'environ

1 mètre 60 qui avait une rondelle de bois dur dans le bas. Je ne pus lui exprimer ma reconnaissance.

C'est ainsi qu'à la première neige, et pour la première fois, je fus à ski. Mais il fallait apprendre à marcher avec ces skis aux pieds. Que de chutes! et que de difficultés à me relever! Pauvre ami, quelle corvée! Mais enfin, puisque j'avais les douves, il fallait apprendre à m'en servir. Ce fut long, très long!

Vers 1881-1884, Anthony Rochat, pasteur au Lieu, bon, honnête, généreux, s'occupa de quelques cas de buveurs et entrepris, avec d'autres personnes, la lutte contre l'alcoolisme. Ils fondèrent une société d'abstinence, alors que Louis-Lucien, frère d'Anthony, avait créé la Croix-Bleue à Genève en 1877.

En 1902 la section Lieu-Charbonnières décida de créer un groupe de l'Espoir aux Charbonnières. Les deux préposées furent l'ina de l'Epine et ma cousine germaine, Ellen, fille d'oncle Albert. Les débuts furent difficiles, mais leur bonté et leur élan eurent du succès. Une dizaine d'enfants dont je faisais partie, furent admis comme membres actifs. Je devins donc absteinent dès le premier octobre de cette année 1912.

Au printemps de cette année-là, je passai de la petite à la grande école sous la direction de Monsieur

Henri Guignard qui avait les degrés moyen et supérieur avec 55 filles et garçons. Monsieur Guignard était bon, agréable, et toujours prêt à répondre aux questions que lui posaient ses élèves. Le mercredi après-midi les filles avaient des travaux de couture avec tante Cécile. Nous avions nous par contre les garçon, pendant ce même temps, hors de l'école, des courses avec Monsieur Guignard qui nous parlait de la nature, des animaux, des plantes, des poissons, des morilles, et de tout ce qui pouvait nous intéresser. Entre nous les gosses, nous l'appelions le père Guignard, avec tout le respect que nous lui devions.

Durant l'été nous ramassions les pivettes et les portions au galetas du collège où Monsieur Guignard les prenait pour allumer le feu en classe. Nous cherchions aussi les champignons dont il nous avait désigné les places de croissance, et nous les lui donnions comme remerciements de ses peines et de son travail envers nous.

Hélas, en 1907, alors qu'il se trouvait au grand lac à pêcher, car c'était son dada, pour un motif inconnu, il tomba de son bateau et fut noyé. Il ne fut retiré de l'eau que plus tard, car personne ne s'était aperçu de l'accident. Ce fut un coup terrible pour la famille et toute la commune.



Vers 1900-1902, Madame Josephine, la mère de Cabadoz, collectionnait les timbres, ainsi que Justin de la gare. Ce dernier nous a fait connaître la beauté de la philatélie dont je jouis encore aujourd'hui.

En 1904-1905 un St-Gallois nommé Schmucki, menuisier, arriva aux Charbonnières. Il travaillait chez le père Barraud pour réparer les chars et les traîneaux du village. Il avait déjà vu des skis. Je lui demandai s'il pouvait m'en fabriquer. Il me dit:

- Il faudrait m'en donner les mesures.

J'appris alors que le père Louis du Vieux-Cabaret avait coupé un frêne aux Ecrottaz, à cause de l'ombre qu'il donnait sur leur champ. Je lui exposai mon désir de skis, et en souriant il me donna le platane. L'oncle Sami, prévenu, me mena à la scierie de l'Abbaye, où, sur des mesures données, les lattes furent sciées et ramenées aux Charbonnières. Un des meilleurs clients pour les vacherins, Mr. Rigaud de Lausanne, vint chez nous et déclara qu'il faisait du ski. Il me dit:

- Paulet, je t'enverrai des montures que Schmucki pourra monter.

Quelle chance! Les skis étaient enfin en vue. Si-tôt finis, ce fut un nouvel apprentissage pour moi, pour marcher, faire de petites descentes, et surtout me relever des plongeurs qui furent nombreux. Le Plat du Séchey, la Sagne et le Cul de l'Étang furent nos

parcours de plat.

En 1903 et les années suivantes, un Norvégien vint à l'Hôtel de la Truite. Il était skieur et nous expliqua, à nous débutants, tout ce que le ski pouvait donner à l'homme. Ainsi de 1908 à 1912 je pus me perfectionner et faire des courses au Risoud, à la Dent, au Mont-Tendre et au Mont d'Or. La Muratte-Dessous devint notre place de saut.

En 1905 mourut le grand-père Jules-Moïse. Ce fut pour nous tous une peine énorme. Tout le village, presque toute la commune et la Vallée, l'accompagnèrent à la Repière, le nouveau cimetière du village.

Après le décès de grand-père Jules, l'oncle Louis et sa dame qui habitaient au collège prirent place au parterre de la maison Saïset, l'oncle Sami et tante Annette au premier étage. Auparavant le corridor de la maison la traversait toute du nord au sud. La chambre à gauche servait de local à resserrer, avec banc de menuisier et tous les outils nécessaires au raccommodage des outils et instruments. Elle fut alors divisée en deux chambres à coucher. Il en fut de même pour celle du premier étage.

En 1906 nous furent données les premières leçons d'allemand qui concernaient les deux classes. Je ne me souviens pas de l'instituteur ou de l'institutrice, qui des deux les donnèrent. Mais chacun s'appliqua, car plusieurs

jeunes gens des Charbonnières avaient déjà fait des séjours en Suisse-Allemande, et des Suisses allemands vinrent à l'école aux Charbonnières pour apprendre le français.

Vers 1907 la Suisse avait acheté des arbres fruitiers provenant de Russie. Quelques-uns furent plantés autour de la maison, mais ne supportèrent pas les rigueurs de l'hiver et périrent.

Le 1er avril 1907, je partis avec Marie Meyer (qui maria Alphonse) pour Stein am Rhein où habitaient ses parents et qui ramena sa soeur Bertha en échange. Je suivis la III<sup>ème</sup> classe secondaire. Nous avions 33 collègues garçons et filles, dont deux neuchâtelois, Montandon de Travers, et Calame de Neuchâtel, et mes collègues! A l'ouverture de la classe, le maître nous salua en français, et demanda à nos collègues de langue allemande de bien vouloir nous parler l'allemand écrit, et non le patois, ce qu'ils firent et dont nous les remercîâmes à notre départ.

Je fus reçu par la famille Meyer comme un des leurs, et là aussi je n'entendais que l'allemand écrit. Depuis, jusqu'à ce jour, j'ai entendu parler au moins 20 patois qui ne sont pas toujours faciles à comprendre, puisque ceux qui les parlent eux-mêmes ne se comprennent pas tous ensemble.

Le voyage de retour de Stein am Rhein, par un temps magnifique, nous démontra la beauté de notre chère Suisse, et ses paysages si divers. Quelle joie pourtant de retrouver mes proches et tous les "Cabounères"!

Le lendemain, c'était le premier juin 1908, j'allai trouver l'oncle Henri Rochat-Golay du Pont, et lui demandai, comme il était président de la Croix-Bleue, d'en devenir membre. Il en fut heureux, et je signai pour dix ans. Bien plus tard, le 15 mars 1915, je passai à la Société des Cheminots abstinents dont je fais encore partie.

1908-1912. Je m'occupe de tous les travaux à la maison, à l'écurie, aux champs, et des soins des vachers et occasionnellement des gruyères à la laiterie.

En 1909, au Brassus, la lutte libre était munie de vrais lutrons; il y avait notamment le Gros Reymond, chef de gare. Au village nous en parlions, et la pensée de fonder un club nous réjouissait. Il fut créé. Les initiateurs faisaient partie de la gym du Pont. J'en étais aussi. Nous nous entraînions au sous-sol du collège où notre rond de sciure nous protégeait des culbutes trop fortes.

Au bord du chemin qui descend de la fontaine du haut du village, sur la gauche, se trouvaient quatre

maisons attenantes où habitaient Madame Joséphine, mère Cabadoz, Ryser, tailleur émérite, et d'autres personnes encore dont je ne me souviens pas. Ces maisons brûlèrent en 1908-1909. J'y fus pour la première fois pompier.

Il y avait aussi en Bonport, près du grand entonnoir, une jolie maison d'un style ancien encore embellie par un beau jardin garni de fleurs diverses qui retenaient l'attention des promeneurs. Elle a elle aussi disparu dans un incendie dont je ne me souviens pas l'année.

En 1912 l'idée d'une société de gym était fort discutée, et la volonté aussi était là. Nous avions la terrasse du collège pour les exercices, et par le mauvais temps, et l'hiver, une remise accostée à la maison de Jérémie. Pour ces engins, recks, barres, nous trouvâmes des personnes qui mirent quelque argent à notre disposition. Ainsi le village monta un reck sur la terrasse du collège. En 1913 notre gym remporta sa première couronne à Vevey. Voici quels furent les fondateurs ou premiers membres de cette nouvelle société:

- Louis Barraud, maréchal.
- Edmond Barraud
- Victor Rochat dit Toto
- Hector-Albert Rochat dit Titi

- Simon Rochat
- Ernest Rochat dit Néné - chez Pêcheur -
- Victor Guignard, régent
- Paul Tentoret dit Paulet.

J'ai aussi fait partie de l'Echo du Risoud où je chantais le second tenor sous la direction de Louis Rochat du Vieux Cabaret.

Et le premier mars 1912 commença mon apprentissage à la gare du Pont. L'hiver 1912-1913 fut long, neigeux et très froid. Chaque jour nous devions télégraphier quel était le froid à Olten, pour le bulletin CFF. Nombreuses furent nos annonces de 360 sous zéro. Nous avons aussi mesuré la neige à un endroit où elle n'avait pas été tassée; il y en avait 1,75 m. J'ai vu également Louis Golay, chef des glacières, mesurer la glace; elle avait 0,98 m. d'épaisseur. C'est en cette année-là qu'au Brassus, près d'une ferme, l'on enregistra jusqu'à - 41°.

Du 5 mars au 10 mai je fis mon école de recrue à Genève.

Et enfin, le premier août 1913, je fus transféré à Montreux. Ce fut donc le départ de mon cher village et de tous ses habitants. Ainsi s'achevait mon séjour aux Charbonnières.

St-Gall, juin 1977.